

Adaptation en vers du Pârsiwalnâme
par Wolfram von Eschenbach

Article de Fridrich von Suhtscheck

Avec une esquisse de carte

Un résumé

Quelques abréviations utilisées :

W = Wolfram

M° = manichéen

av = avestique

np = nouveau persan

Ce rapport préliminaire met l'accent sur les liens avec l'Antiquité. Les aspects littéraires ont davantage été traités dans le N°10 de "Forschung und Fortschritt", 1931.

Il est faux de dire que la culture européenne repose essentiellement sur deux traditions, la tradition chrétienne et celle de l'Antiquité greco-latine, comme le veut une idée largement répandue (notamment chez Chamberlain, dans ses "Fondements"). Cela n'est vrai qu'en ce qui concerne les Eglises et l'Enseignement supérieur.

L'Eglise fut pourtant combattue par une grande puissance subversive, celle des sectes M°, face auxquelles Rome et Byzance étaient des puissances purement conservatrices. Sur le rôle du manichéisme dans la vie spirituelle de l'Europe, voir Ign. v. Döllinger "Contributions à l'histoire des sectes du Moyen-Age".

Parmi les autres origines de la culture européenne invoquées, la France, les Celtes et les Arabes ont été accréditées jusqu'à aujourd'hui dans ce rôle. Voyons ce qu'il en était.

Alors que l'Europe menaçait de s'enliser dans un christianisme étouffant, le mouvement des croisades rapporta d'Orient les "semences de la liberté". Parmi ces semences se trouvaient toutes les histoires de "cour" qui constituèrent bientôt la matière des écrits d'un Gottfried v. Straßburg, d'un W ou d'un Dante.

Le texte de Wolfram von Eschenbach, adapté et mis en vers au début du XI° siècle à partir du Pârsiwalnâme est la seule oeuvre d'origine M° de cette taille qui ait été conservée jusqu'à ce jour. Le Pârsiwalnâme, ou légende dorée M°, est l'oeuvre la plus prodigieuse produite par l'esprit irano-M°. Le Manichéisme est cette religion qui a duré du II° siècle jusqu'au XV° et s'est éteint quand il cessa d'être religion d'Etat en Bosnie et que ses 40 000 adeptes migrèrent vers la Herzégovine. Malgré toute la diversité que connut cette religion au cours des siècles et dans les différentes régions où elle était adoptée, une chose resta constante : jamais on ne trouva sol plus fertile et humus plus riche pour le développement de l'imaginaire littéraire. Le fragment I turco-M° de Le Coq, p. 8, écrit d'après un modèle moyen persan par le prince Aprintshor vers 795, prouve indéniablement que l'imagerie soufie, dont s'inspire un Hâfez, a poussé sur le terrain M°.

Le Pârsiwalnâme est un complexe d'histoires réunies autour d'un noyau, la légende proprement dite de Parsifal qui constitue à peine 1/3 du poème, une profusion de

légendes avestiques, bundéhisniques (???), parsies, un pot-pourri des histoires les plus fascinantes de l'Iran ancien.

On n'y remarque aucune influence christique, hormis le nom de la duchesse Jeschute. W y a incorporé quelques représentations chrétiennes, mais ce n'est rien en comparaison avec le massacre qu'en ont fait les Français. Si l'on ne trouve aucune trace d'influence islamique, il y a en revanche celle du romantisme héroïque post-firdousien. Les saints deviennent des chevaliers et beaucoup de circonstances évoquent le VI^e siècle (un siècle avant l'Islam), l'auteur initial s'étant probablement inspiré de documents dont il pouvait encore disposer au XI^e siècle.

1er exemple de personnage ancestral : Gahmuret, père de Perceval, autrefois l'homme originel de l'Iran, devient Premier Roi chez Firdousi, et ici aussi fils de roi, premier "chevalier errant" de la littérature européenne, le dernier étant Don Quichotte. Une foule de documents et de textes littéraires attestent que le "motif" initial du chevalier errant est resté le même.

On voit déjà, sur cet exemple de Gahmuret, comment une antique figure de la mythologie iranienne traverse la littérature européenne avec une force et une vigueur que ne connut aucune figure de l'Antiquité gréco-romaine.

L'idée de "l'homme parfait" qui fut attachée au personnage de Gahmuret en Orient ne passa pas en Occident.

La curiosité suivante est le vassal de Gahmuret, Baruch de Baldac, en qui il faut voir Zarathoustra lui-même, comme l'attestent beaucoup de sources (p. ex. Salomon de Basra écrit dans son "Abeille" : "This Zaradost is Baruch the scribe"). C'est une manière de souligner la fidélité inébranlable de Gahmuret au zoroastrisme (cf. sources iraniennes). L'adversaire de Baruch se nomme Ipomedon. Hippomedon de Babylone ne peut que représenter Bêvarâsp (aux 1000 chevaux) Dahâk de Babylone, l'intendant de la cour d'Ahriman. A travers lui se réalise aussi la mort de libération de Gahmuret, conforme aux écritures, en l'honneur de la religion zoroastrienne.

Zarathoustra apparaît encore en un autre endroit. Tout semble en effet indiquer que le neveu de Parsifal, le "prêtre Jean", personnage légendaire, représente également Zarathoustra, cette fois-ci sous le pseudonyme de Johancen, Johachan. Les textes publiés par Zarncke (1879/1883) doivent être considérés comme des récits précoces, relevant de notre problématique, préwolfraimiques, écrits en latin, provenant de l'Orient non islamique. On y trouve, déjà deux générations avant W, un nombre important de détails présents dans le poème de W, preuve de l'attrait qu'exerçait l'orient non islamique sur l'occident. Ces textes nous fournissent aussi la date la plus ancienne à laquelle des liens semblent avoir été tissés avec le Moyen-Orient dans le cadre du sujet qui nous intéresse ici. Il s'agit du 5 mai 1122, date à laquelle un auteur anonyme écrit au pape Calixte II un rapport sur une "Eglise thomassique en Extrême-Orient", voulant parler en réalité d'une communauté de croyants M^o.

Le séjour de Gahmuret chez la reine Belacane est un ajout plus récent, datant probablement du royaume indo-parthe de Patelamunt. La capitale est patela, patali, en sanscrit : potala, le vieux port de l'Indus Pattalene où Alexandre séjourna en 325. Belacane est reine des maures, souveraine de la Kôla, Kôli. L'ensablement historique du lieu est indiqué chez W.

Le 2^e ajout antérieur à l'histoire de Gahmuret, le tournoi de Kanedic, nous conduit dans l'univers de la légende. Firdousi parle du tournoi de Kandizh, kangdêz. Dans les tournois allemands du Moyen-Age, l'objet de la lutte est presque toujours l'épervier. Il en va de même à "Tulmein", qui se compose de tûl "lutte" et de maîna, "épervier".

L'épervier est le Wârgan avestique (bâz, faucon, épervier). Il est le symbole de la victoire, du Choreh. Dès 1878, Nöldeke a souligné que la formation des chevaliers était "trait pour trait" identique au Farhang des Perses.

Le nom de Parsifal, comme beaucoup d'autres, est une invention de l'auteur initial, qui était animé par un besoin conscient de créer des allégories. A l'origine, le héros ne portait pas de nom. Le 1^o document qui le prouve est le "Chant de la Perle" dans les Actes de Thomas. Ce chant a été conservé en 21 versions grecques, 1 syrienne, 1 éthiopienne, 2 latines et 1 arménienne. La syrienne, la plus ancienne, comprend 203 lignes et est l'une des expressions les plus profondes et les plus nobles qui aient été produites par l'esprit humain. Brockelmann l'appela en 1907 "le monument le plus ancien de la littérature syrienne". Il date du II^o siècle et est tout à fait d'esprit iranien. Personnellement, je pense qu'il a pu être écrit par Mâni lui-même, fondateur de la secte M^o, car des êtres capables de s'exprimer de la sorte sont rares et l'auteur avait un sens poétique très prononcé.

Pour découvrir le rapport entre ce Chant et la légende transmise par W, il faut évidemment une connaissance précise du texte allemand ainsi qu'une étude approfondie des textes religieux gnostiques, mandéens, M^o et parsis, afin de pouvoir attester la pérennité de certains traits. Dans cette démarche, nous rencontrons 20 grands ensembles thématiques, largement documentés dans la littérature, riches en représentations religieuses les plus diverses. Voici brièvement les principaux de ces thèmes :

Dans les deux cas (W et l'Orient), un jeune homme, presque encore un enfant, destiné à quelque chose de grand, partant de chez lui, mal vêtu, prend le chemin de l'inconnu, ne connaît pas son père (d'origine divine), en connaît pas de gnose religieuse.

Ili vit beaucoup de choses, commet des erreurs, apprend, souffre, néglige de répondre à la question, succombe au sommeil de l'indifférence. Des doutes remontent en lui. Il oublie sa mission, qui est d'atteindre la perle, la pierre précieuse.

Arrive alors la lettre - ou les initiés - qui éveillent le souvenir - ou l'instruisent. Il s'acquitte de sa tâche, reçoit l'investiture du manteau, entend l'appel libérateur qui réveille, prononce la parole, obtient la perle/pierre précieuse; entre dans le royaume des êtres de lumière où celui qui souffre (ce point est une interpolation M^o ultérieure) trouve le salut.

Ces motifs principaux, auxquels s'ajoutent d'autres, de moindre importance mais nouveaux, permettent un commentaire quasi complet du texte de W.

Ainsi, le plus ancien roman d'éducation et de libération, et aussi le plus ancien poème allégorique éducatif du Moyen-Age européen, qui en a inspiré tant d'autres par la suite, tire son origine de l'Iran.

Mais une autre circonstance a elle aussi été rendue par W avec une fidélité étonnante.

Les 4 héros principaux voyagent à travers le monde, accomplissant leur mission religieuse en 5, 13, 13, 13 jours. Les journées sont soigneusement annoncées et délimitées avec précision, séparées les unes des autres par des séjours de purification et d'enseignement religieux. L'un de ces enseignements semble avoir été inspiré du Rûchanâi-nâmeh de Nasir Chosrow. Le poème comporte ainsi 4 "journaux" de voyage, élément qui n'a encore jamais été remarqué. Or là réside justement une tradition, la plus ancienne des traditions, vieille peut-être de 3000 ans.

Le voyage de 5 jours de Gahmuret s'explique aisément. Il est le dieu quintuple M^o (bichtengri). Il accomplit ses actes de libération (qui doivent se terminer par la mort libératrice) durant les 3 jours et 2 nuits pendant lesquels doit se dérouler le processus de libération selon le mode parsi et M^o bien connu. On comprend que cela ait donné 5

jours. D'ailleurs, les 2° et 4° jours ont conservé leur caractère nocturne. Ils servent uniquement au déroulement, le soir, des 2 relations amoureuses et des procréations.

A propos du voyage de 13 jours, nous entrerons un peu plus dans les détails parce que la question remonte loin dans l'Antiquité. A ma connaissance, on la rencontre pour la première fois à Babylone. Mrs. H. Zimmern, Lehmann-Haas, Jeremias ont publié le texte des N° 10 et 11 de "textes en écriture cunéiforme d'Assur à contenu religieux" . Sur la 4° tablette, après la lacune, figure le voyage de l'homme à sauver (à la recherche du salut?; - NdIT) à travers les 13 portes du temple Esagil. Jérémias remarque pertinemment (Alt Orient 25,14) qu'il s'agissait d'un voyage céleste (ou plutôt terrestre) réel, physique. Il en a de même pour les héros de notre poème écrit pourtant 2000 ans après.

La série des 13 est devenue un symbole M° important qui apparaît dans leur cosmogonie - macrocosme et microcosme -, leur sotériologie et leurs litanies (Le Coq, Turc. M° I, N. 8, I, 13/19). Leur dernière apparition est sous la forme des 13 tunicis dans les actes de l'Inquisition contre les M° établis dans le sud de la France, à la place des 13 portes. Entre sa naissance et sa libération, l'homme terrestre doit passer par 13 stations récurrentes. A chaque station, des décisions doivent être prises, jusqu'à la libération.

Portes babyloniennes

- 1 Porte de la Vie
- 2 Porte de la Plénitude de la Vie
- 3 Porte du Grand esprit protecteur
- 4 Porte de la vision du Salut
- 5 Porte de l'Attribution de la Vie
- 6 Porte du Lever du Soleil
- 7 Porte du clair Présage
- 8 Porte de la Libération des péchés
- 9 Porte de l'Interrogation orale
- 10 Porte de Libération des soupirs
- 11 Porte de l'Eau de purification
- 12 Porte de l'Etat sain et sauf
- 13 Porte de la Distribution de la Plénitude

Evénements d'après W

- aux gués
- sainte proclamation du nom
- chez Gurnemanz (ange protecteur des purs)
- Vision(sans succès) du Graal
- Le contraire ! (Mas aussi 2° sainte proclamation du nom
- Serment expiatoire et obtention de la lance sacrée
- Le contraire !
- Volontairement laissé imprécis (mais 3° sainte proclamation du nom)
- (Acquisition du cheval du Saint Graal)
- Libération des soupirs par Kahenis
- Purification par Trevrezent
- Grand et saint appel du réveil
- Libération/Salut d'Anfortas

Aux 5° et 7° portes, il se produit le contraire chez W; et à la 8° porte, la rémission des péchés reste dans le flou. C'est la technique du suspens.

A la 9° porte, au lieu de "l'interrogation orale" (menée sans succès à la 4° porte chez W) on trouve l'acquisition du cheval du Saint Graal, qui est un élément décisif. Ainsi, un rituel de procession babylonien, repris dans le M° et bien conservé, comme cela est fréquent en matière de religion, se transforme en un voyage terrestre réel et physique (déjà présent dans le Chant de la Perle syrien mais sans les 13 jours et les 13 stations).

Chez W, la séquence n'a pas été conservée intacte mais a subi des décalages dus à des ajouts. Or il a été possible de repérer les interpolations et donc de reconstituer la séquence originelle.

Sans entrer dans les détails, voici quelques éléments historiques et géographiques ajoutés à dessein par l'auteur initial pour permettre la transposition en une légende chevaleresque.

- Le roi des brigands, Lähelin, dont les actions sont toujours évoquées comme venant d'avoir été accomplies, semble appartenir au passé. Cela nous conduit à l'époque terrible des Huns blancs, des Hephtalites ou Hâtâl et des Hunas des v^o/vi^o siècles. Les troupes qui ont envahi l'Inde nord-occidentale, étaient menées par le "Laelih", leur roi. Cruelles et conquérantes, elles ne perdirent leur suprématie qu'en 544 lorsqu'elles furent vaincues par la coalition indienne. Elles ont notamment régné sur Seistan et la vallée du Hilmand, les deux lieux clés de notre récit, qu'elles ne se sont pas non plus privées de piller.

Le frère de Lähelin, Orilus, ne valait pas beaucoup mieux. Sa résidence aurait été Lalant, c'est-à-dire probablement Landi, dans la boucle du Hilmand. Le nom d'Orilus viendrait de l'iranien Horoles, d'Hérode, av. huraudha, "de belle apparence".

La patrie de Parsifal serait Wals. Ce ne peut être Wales (pays de Galle) parce qu'un prince du pays de Turkental s'appelle en np. "Turcs", armén. dêls "Fils". Au pays de Galles, jamais un fils de Turc n'a accédé à la dignité de prince. Nous nous référons à la "Galcie" de P. B. Goes (1603), Ghaltcha de v. Meyendorff (1826). Il s'agit en fait des Iraniens du Pamir occidental, du Boucharah oriental jusqu'à Tachkent. W dit d'eux qu'ils étaient insensés et peu dociles. Mais c'étaient de bons zoroastriens et M^o. Parsifal nous est présenté comme un membre de ces tribus. Le célèbre forgeron Kâwâ de l'épopée iranienne devient chez W le forgeron Trebuchet. Ce nom (= piège à souris) résulte probablement d'une erreur de traduction de Kyot, kâwâ voulant dire le fossé. Un personnage particulièrement passionnant est l'hermite Trefrezand qui d'un moine pieu a été transformé en un guerrier ayant autrefois parcouru la terre entière. Comme dans la transformation post-firdousienne du texte en une épopée chevaleresque on ne pouvait tout de même pas donner du principal représentant de l'enseignement religieux M^o une image trop déformée, la nouvelle version se contenta de laisser au moine raconter son passé de chevalier ! Il s'était battu dans le Kost-i Ghvarbaran, au Gaurion, Agremontin, c'est-à-dire au Demavend, champ de bataille privilégié des héros persans. Puis à Sibilie-Rohez, qui n'est évidemment pas Rohitsch Sauerbrunn dans le Untersteir et Séville. Il s'agit des célèbres lieux de combat de Zabilistan et Roxhadch (dénomination médiévale d'Arachosie, régions du sud-est aux confins de l'Inde. Puis il part vers la vaste "Gandine" = Qandahar, où confluent les fleuves Arang (chez W : Greian, Gran) et Tar-nak (W : Tra). La confusion entre Tar et Tra (moyen haut allemand : Dran) incita l'auteur allemand à situer l'histoire en Styrie. De là, notre héros traverse la "Mer" (Daria = mer ou grand fleuve), c'est-à-dire l'Indus, qui à un autre endroit est appelé "Mir", et il poursuit sa route en direction de "Zilje", qui est le Sili, le Sîr darîâ. W y a cru voir le Cilli dans le Untersteir. Ces erreurs de W en ont entraîné toute une série d'autres. La princesse de l'oasis Lam, dans le Haut Hilmand, est devenue princesse Lam-mir-e du Steiermark. Les chevaliers hindous ou sindh, contre lesquels lutte Trê devinrent des chevaliers "wind", c'est-à-dire des Slaves du sud, des Winds ou des Slovènes.

A la différence du Chant de la Perle, la quête, chez W, est celle d'une pierre. Il faut évidemment rejeter toutes les autres représentations farfelues du Graal données en vieux français. Le glissement de la perle à la pierre vient de ce que le mot gôhar, gohar, gôhr, gohr, ghr n'a trouvé son deuxième sens de "pierre précieuse" qu'en nouveau persan. Ce mot entre probablement dans la composition du mot d'emprunt (arabe?) âl "nitor caloris", supposition justifiée par la traduction bien connue du mot Graal chez W : lapilis exilis = pierre précieuse chatoyante, qui s'avère en fait une bonne traduction du

mot Graal. La perle ou la pierre précieuse est un symbole ancien, très connu, gnostique, mandéen, M°, soufi. J'ai trouvé une quarantaine de références littéraires de ce mot. D'autres en trouveront beaucoup plus. L'objet, le support du symbole varie. Mais le passage qui nous introduit directement au cœur du problème figure dans le *Traité Tchîn-M°* de Chavannes-Pelliot, dont le texte remonte à l'Iran. On y trouve la grande allégorie de la Compassion. La Compassion s'appelle ici la "Perle précieuse, 'lune claire' qui est le premier de tous les bijoux". Le manichéisme voyait dans la Compassion la 1° des vertus, le roi dans le palais des vertus; et en tant que telle, elle était symbolisée par la perle au doux éclat de lune (pierre précieuse). Dans le *Parsiwalnameh*, le Graal joue un rôle important en tant que symbole de la compassion. La mission de Parsifal est de se purifier jusqu'à exprimer la compassion de tout son cœur, du plus profond de son être, sans la moindre entrave. A partir du moment où il y parvient, il conquiert le Graal, devient roi et délivre Anfortas.

Autre symbole marquant du Graal, celui du *Xhvarnah-Choreh-Fer* (lumen, splendor, aureola, éclat de la gloire, bénédiction, plénitude). Le *Yasht 19* e l'*Avesta* le glorifie. Que représente-t-il ? A lui s'appliquent les caractéristiques suivantes du Graal : 1. Le lieu. Choreh développe sa plus grande efficacité dans le Seistan, surtout sur le *Kuh-i xhwâdcheh* près du *Hâmûn*. 2. Il procure nourriture et boisson. 3. Richesse et pouvoir aryens illimités. 4. Accomplit tous les vœux, est la "pierre précieuse des vœux" (*Rouleau tchin-M°* de Waldschmidt p. 105. Bouddh. : "cintammani"). 5. Chasse la maladie et la mort. 6. Est passé des anges aux hommes. 7. Les Aryens zoroastriens sont les seuls à le posséder. 8. Inatteignible aux païens, ne peut être vu d'eux. 9. Accessible seulement à ceux qui sont connus du Ciel et désignés par lui. 10. Sa défense est confiée aux Aryens zoroastriens orthodoxes. 11. Une sainte lignée, une dynastie le protège. 12. Le péché, le "désactive". 13. Enfin, il exhale un parfum, flotte dans l'air et sur l'eau, détruit tout animal nuisible. (Le point 13 n'existe pas chez W mais curieusement dans les romans du Graal en vieux français). Les Manichéens ont aussi reporté sur cette perle/pierre précieuse, symbole de Compassion, la pratique seistanique de l'adoration de la colombe, qui remonte d'ailleurs à Mani. A chaque fête de résurrection, à *Nô-roûz*, une colombe descendant du ciel dépose sur la pierre la sainte semence *Hauma* qui lui redonne de la forces. L'inscription du Graal, qui brille de temps à autre d'un éclat mystique, remonte à une coutume des prêtres Maghen, attestée par *Lactantius Placidus*. Une autre légende, insérée dans ce qui précède, est celle du roi Anfortas. Chez *Firdousi*, on trouve un *Far-Tus* ; notre roi est un *nâ Far-Tus*.

Les faits concrets étaient les suivants : a Seistan, il était formellement interdit de nouer des relations avec des femmes non zoroastriennes parce que celles-ci savaient implanter dans le cœur des habitants de Seistan toutes sortes de traditions païennes. Mais ces femmes étaient si belles que même un roi, notre "Anfortas", se serait épris d'une *Parî* (chez W, Orgeluse, orgueilleuse, effrontée) du pays de *Kabulistan - Logar*. Il en fut puni. La méchante *Boushiansteh* s'en prit à lui. En outre, le Turc *Nihâz* de *Nisâ* le blessa aux organes sexuels, le privant de la possibilité de procréer. La même procédure étrange pour traiter la maladie, que décrit W et qu'explique un rapport de *Sven Hedin*, est encore aujourd'hui en usage à Seistan - pour traiter la peste. L'influence des planètes ne peut pas non plus être ignorée : "le grand malheur", le *Kêwân*, causa toujours au roi des douleurs et apporta le gel au pays. *Hedin* affirme : "En Inde, on a observé que la peste régressait ou même disparaissait avec la chaleur de l'été. Reste à vérifier si la position "au but" (en fin de course??? - NdIT) de Saturne à Seistan coïncide

effectivement avec l'arrivée d'un temps froid au printemps. Les 29 paires de pierres précieuses décorant le lit du roi sont une tradition persane encore attestable aujourd'hui (le regard du roi tombe dès le réveil sur les pierres guérisseuses, bannissant le "mauvais oeil". Une pierre pour chaque nuit d'un mois lunaire. La légende de Kerchasp, l'Anfortas de W, était connue, du moins en partie, en Sicile, à l'époque arabe.

Lieu originel de la légende.

Chez W, comme dans les récits persans anciens, c'est le Kuh-i (sâl) xhivadchek sur le Hamun, où se jette le Hilmand-Plimisol, au sud de Karkobra et du pays de Liz (marécages). Le mot "sâl", inséré dans le nom géographique que cette montagne porte encore aujourd'hui, semble être une épithète ornantique (???-NdIT). La montagne des rois", du "Seigneur" ou "de Dieu" est l'un des sanctuaires parsis les plus vénérables, plus ancien que La Mecque, Jérusalem ou Rome. Ajoutons que selon Lord Curzon, Seistan est le pays au monde qui possède le plus de ruines, et la littérature iranienne, la plus riche au monde, au plan qualitatif, tire ses premières légendes de Seistan. De plus, le Yasht 19 de l'Avesta a placé Seistan au cœur de ses considérations, Zarathoustra y a séjourné et enseigné à la cour de Vishtaspa. C'est donc en ce lieu que la plus ancienne religion artistique du monde a pris son essor.

C'est pourquoi nous demandons instamment qu'il soit procédé à des fouilles ici même. Il existe de nombreux récits préwolframien autour de cette montagne. D'après des informations du spécialiste d'art Strzygovski, une expédition serait projetée. Le Hâmûn, appelé Brumbane chez W, est le gardien de l'espoir parsi en la venue du Sauveur. W lui-même fait faire le pèlerinage au "vieux" Kahun(is), kuhna bâ safâ au jeune visage en compagnie de ses filles, le "vendredi saint", transposition du Noroûz - jour de l'équinoxe de printemps. A l'aide de cette information et d'autres données calendaires précises, il a été possible de calculer pour chaque jour du voyage de Parsifal le jour calendaire correspondant. Ainsi, la libération d'Anfortas coïncide avec le solstice d'été. D'anciennes représentations astrologiques sur la course du soleil d'une saison à l'autre semblent avoir laissé leur marque dans notre épopée. Ainsi, l'indication de W selon laquelle l'auteur initial du poème aurait été astrologue gagne en crédibilité. Le karxhôngra (au lieu de Karxhông-bâr) voisin possédait l'un des plus grands centres du feu (Feuertümer????) d'Iran, appelé Mainjông-Karkông. Lorsqu'en 1925, le professeur Herzfeld voulut se rendre à Karkông, les inondations l'en empêchèrent, comme le héros de notre légende. Le royaume de Liz, que W situe ici, signifie sans doute "lîz" (terra lubrica et mollis). Le roi s'appelle Toaris (Toharis), non attesté. D'autres sources nomment la montagne Mons Victorialis, montagne du Paradis, montagne sainte, montagne du triomphe, Sâ-îr, Schîr, montagne éclatante, de la Lumière, la gloire, montagne d'Eden, Olympe. W fait habiter sur cette montagne une fraternité qui :

1. est organisée militairement,
2. présente une organisation monacale, est un pensionnat très spirituel pour l'éducation des enfants, lesquels sont ensuite placés dans la diaspora en tant que souverains ou princes.

Enfin, il la décrit comme une association mystique dont les membres ne vieillissent pas, ne meurent pas, sont éternellement jeunes, successeurs des anges, gardiens de la sainte pierre. Très belle, et étonnamment semblable est la description de Nasir Chosrow :

"Je voyais un monde baigné de gloire,
Et dedans, une foule d'esprits bénis des dieux, etc...."

W appelle aussi les "Artavispiyâh" du Mont xhivadchêh les "gens du temple". Cela n'a évidemment rien à voir avec l'ordre français des Templiers. Toutefois, il n'est pas clair s'il s'agit d'y voir une simple communauté parsie ou si celle-ci a connu un prolongement M°. Seules des fouilles pourraient apporter des réponses sûres à cette question.

La célèbre scène du cortège d'arrivée du Graal nous montre dans ses moindres détails l'une des célèbres cérémonies astrologiques de pénitence ou messes dont les littératures indiennes, iraniennes, arabes, grecques et latines abondent. De même, les 24 vierges qui entrent avec la reine trouvent leur pendant dans les 24 "heures de bonheur" qui symbolisent chacune une vertu. Le Traité de Chavannes-Pelliot indique même leurs noms : le sentiment, la réflexion, l'intellect, etc....

Reste le Gâwân-nâhmeh. A en croire certaines généalogies persanes, Gawan est un nouveau nom pour désigner le célèbre héros perse, Fâridoûn. Mais comme l'auteur initial du Pârsiwalnâhmeh estima qu'il avait là trop peu de matière, il inséra pour les 4 premiers des 213 jours de Gawan deux nouvelles persanes, l'histoire d'Obilot et celle d'Antikonie.

Gâwân-Fâridoun se rend à Kapisha (Kaps chez W) et "libère" les "prisonnières", 400 femmes. La route de Logarland via Logrois (Kaboul) est très bien décrite par W, avec ses vergers mondialement connus. Ces femmes ne sont pas imaginaires mais existaient réellement, pas en tant que femmes parsies prisonnières mais en tant qu'œuvres plastiques réalisées par les élèves distingués de l'internat, sur les murs de Jen-kia-lan. Si, parmi ces prisonnières, nous découvrons notamment Arnive (av. Arnawak = "celle qui appelle à la compétition") et Sanguive (av. Sanhawak = "celle qui proclame la décision du juge des prix"), vieilles connaissances déjà rencontrées dans l'Avesta et chez Firdousi, nous observons en même temps que W restitue fidèlement les deux noms alors que Firdousi déforme le 2° en "Châhrinâz". Le poète allemand est plus fidèle à la source que le persan !

Gawan monte sur le "lit merveille" que l'on a faussement traduit par "lit merveille" au lieu de "trône étrange". La description du trône impérial de l'Inde du nord-ouest sur lequel les souverains furent intronisés pendant des siècles, trouve un célèbre pendant dans la description du trône iranien de Chusrus. La machinerie du trône est admirablement décrite. Et ce paysan revêtu d'une peau de poisson, au large pantalon et à la massue, nous le trouvons aujourd'hui au musée de Lahore - dont reproduction chez Grünwedel p. 95. Grünwedel, comme W, remarque les écailles de poisson (p. 190). Car ce personnage (de l'armée de Mara) n'a pu être exécuté qu'avec maladresse. Au lieu de buriner les arrondis vers le haut, l'artiste les a travaillés vers le bas. Cela lui donne l'air d'être revêtu d'une peau de poisson.

L'archiprêtre en charge de la circonscription du couvent, dont les terres s'étendent sur 8 miles à la ronde, s'appelle "Clinshor". C'est un "curailon" versé en "magie".

De Bâmiân à Beghram, il faut 8 jours, ce que confirment des récits de voyageurs anglais. De la source du Hilmand jusqu'à la hauteur du col Unna où commençait le pays non iranien, il n'y avait que quelques heures. Ces deux distances sont correctement indiquées par W.

Le dernier site où se déroulent les événements correspond aux lieux d'Artus. Les néophilologues, en particulier le prêtre de 22 ans, Gruffud de Monmouth, ont confondu le chef celte Artur avec le roi Artus. Beaucoup croient aujourd'hui à l'origine celte du nom. Il me semble assuré que l'origine de ce nom remonte à Arta Chusrus et résulte, par une transformation romane, d'"Artusr". Le célèbre Kai Chusrus de Firdousi a sans doute servi de modèle. Car lui aussi nous est présenté à l'occasion de fêtes, ici aussi

comparaissent deux parties plaignantes devant la Table ronde et un chevalier part à la hâte pour tenter l'aventure. La "fête de la Pentecôte" du roi est une transformation occidentale (les fêtes des Rois se célèbrant chez nous à l'époque de la Pentecôte) d'une fête ayant lieu à l'origine à l'automne, comme on peut encore le calculer à partir des données que l'on trouve chez W. Enfin, une réminiscence du grand empereur perse Chusrus 1^o, qui avait libéré l'est de l'Iran des Huns blancs, semble également avoir exercé une influence ici. Les noms géographiques des lieux où il apparaît sont riches en indications :

Il est le roi des Bertun dans le royaume de Bertan-e. Il s'agit probablement moins des/de la Berdurani dans le Gohr que des objets (fleuve et localité) appelés Bertan par Istachri. Ils se trouvent dans la vallée du Chot (Bouchara moyen). La capitale est Nant-is. Le royaume de Nantou aurait été situé à l'ouest de Badaxhshan. La capitale comptait des maisons en pierre; ce qui ressort aussi du texte de W. La deuxième capitale est Bems, sur la Kirca, qui doit se rapporter au royaume de Bâmîân, avec les fleuves Bamian et Karsu. Artus remonte tous les ans le Karsu en traversant les cols du Kalu (3900 m) et de Hadshigak (3800 m) pour rejoindre sa villégiature d'automne dans la région de la source du Plimisol-Hilmand. Il traversait ainsi la forêt de Brizlian, point de jonction des chaînes montagneuses du Hindukuh et du Kuh-i-Baba. Ici s'étendait son pays Terre de Lover (Zamîn-i dâwar, Zamîn-i luwar, terre des cols) avec la région préférée de Dianazadrûn (dîn âzâd rûn - dîn = religion, âzâd = noble, distingué, libre, run= religion). Les sites d'Artus s'étendent aussi de la source du Hilmand vers le nord sur des parties de l'Afghanistan à partir de la source du Hilmand vers le nord jusqu'au moyen Boucharah. Artus est roi (châr est le titre historique de ces rois) de Lover, Bamian, Nantou, la vallée du Chott-est. Déjà en 1882, W. Geiger décrivait ces régions comme des lieux servant de refuge à des sectes et des zoroastriens iraniens. Ces régions comptaient certainement de nombreux sites. M^o. Cela semble concorder avec l'origine Ghaltshaienne de Parsifal. Puis vient à l'est le kaboulistan bouddhique.

Le Parsifal d'origine de la bibliothèque royale d'Ispahan n'aurait-il pas été conçu non loin de ces régions ?

Précisons encore que l'appellation de "Table ronde" en persan n'a rien à voir avec les Celtes. Wace fut le premier en 1155 - à une époque où des récits iraniens circulaient déjà en France - à insérer la Table ronde dans sa transposition en vers du roman déplorable de Gruffud¹. A partir de celui-ci, deux "Gruffudiana" ont probablement été introduits dans le poème en haut allemand moyen de W (sans doute sous la forme de deux annotations en marge de la version en ancien français). Ces deux "gruffudiana" sont Lot, "roi de Norvège", père de Gawan (confondu avec Walvans) et Uther pendragon, père d'Artus (confondu avec Artur). C'est tout ce qu'il y a de celtique chez W.

Les spécialistes savent que tous ces poèmes "de cour" du Moyen-Age s'interpénètrent les uns les autres comme les fils d'un même tissu. Donc si l'un des poèmes est d'origine persane, ils le sont tous.

1

W nous décrit deux fois en détail l'installation de la "Table ronde" (309, 18/22 et 775, 6-23) : un tissu de soie précieuse, décoré de nombreuses images, est posé sur une "herbe verte riche de rosée". Le repas y est disposé. Personne ne peut nier que l'on ne peut s'asseoir à une telle "Table" autrement qu'à la manière iranienne, jambes croisées. Personne ne peut affirmer qu'une telle pratique ait jamais eu lieu dans les cours princières d'Europe.

Indépendamment l'un de l'autre, l'iraniste Ethé et le romaniste Zenker ont considéré Trist-Ram et Is-ot comme une adaptation du texte Fauxhr-uddiniste Wîs et Râm. (Considérons ne serait-ce que les noms !) La fin du poème de W, qui traite du 2^o fils de Parsifal, Lohr angerin, a été largement développée par la suite. La matière utilisée à cet effet est sans aucun doute une fois de plus d'origine persane. Titurel (Atri)t- Tûr-el, Ereke et Enite (Anaitis), le chevalier au bouc (en tant que porteur du Choreh, il court devant le dieu de la victoire), etc. viennent tous d'Iran.

En résumé, nous pouvons affirmer ceci : Les sources de la littérature européenne sont à rechercher en Iran. Elles sont parvenues en Europe et en France à travers les croisades.